

# LA POÉSIE N'EST PAS UNE SOLUTION – FRANK SMITH

## 4 ATELIERS D'INVESTIGATIONS POÉTIQUES

---

### IV— Co-errance système

Les chiens errent à la recherche d'une issue. Dans le piège des centres villes désertés, les chiens errent sans fin. Les chiens errent et construisent le monde depuis le sens d'un regard porté collectivement sur la réalité, quitte à en être vaincus. A l'inverse du sub-humain, c'est la vision de nous-mêmes qui crée des rapports avec les affaires collectives. A une vision individualiste prédominante correspond une conception des groupes humains comme collection d'individualités. La tension immunitaire de ces rapports solitaires sombre en dépressions, les chiens on ne les aime dans leur plus grande différence que parce qu'abandonnés, dans une liberté de mouvement qui ne vaut que pour elle-même.

Une intelligence de ce qui fait l'intégrité d'une communauté humaine serait sans doute indispensable pour comprendre ce qui y porte atteinte. Chercher ce qui réciproquement nous tient aux autres, initialiser les substances et matières glutineuses qui nous font tenir ensemble, en un même espace et en un même temps, ce serait ça se faire chiens pluriels, et entrer ainsi en co-errance. Comment concevoir la société et la socialisation de manière à garantir une « action sociale » efficace qui soit, en fonction des circonstances, individuelle, commune ou collective ? Comment se représenter la société pour atténuer les divers blocages qui menacent ou suppriment la participation des individus à l'existence des groupes dont ils sont membres et, ce faisant, leur individualité ?

Dans cet appel inépuisable du possible (toujours exhaustif, tari, exténué et dissipé), dont les conditions ne sont pas encore actuellement données, la co-errance procède en unissant des parties jusque-là séparées, comme par adhésion contre nature, en cohésion, par coalescence et cohabitation. Se souder, se serrer et croître ensemble culturellement, co-errer, donc, ça et là, de côté et d'autre, vaguer, c'est être vagabond, c'est-à-dire n'avoir pas de demeure fixe, c'est sortir de l'ordre figé, c'est porter ses pas à l'aventure. On erre dans les bois des centres villes par mobilisation de ce qui constitue la différence des personnalités et l'on n'y vague pas, ou si l'on y vague, c'est telle une meute de chiens fuyants. Et c'est l'appel à une politique qui ne décrète pas, et c'est l'usage d'une grammaire qui ne préside plus.

Une politique de la co-errance, qui n'est ni imaginaire ni symbolique, a l'art de propager des expérimentations qui riment avec celles des autres, mais à une fin de vers inattendue, ou bien en entrée ou bien sur le côté, au fil d'une adjacence, certainement pas en sortie de phrase. Dans un co-rouage à vitesse non constante, mouvement de liberté qui ne vaut pas que pour elle-même. La co-errance d'actions communes avec pour caractère la production réciproque de solidarités actives. La co-errance d'un branchement de l'individuel sur l'immédiat-politique, qui n'a pas besoin de métaphore ou de distribution d'états divers dans l'éventail des mots. Le comme ne s'interpose plus, il y a vibration directe des séquences de co-errance par raccordement ouvert au mépris du caractère trop autoritaire et arrogant de la métaphore, on n'en a plus besoin.

Ce serait ça une pratique communautaire à réinventer : atteindre à une cohérence de la co-errance, en lutte contre l'ubiquité des pouvoirs. Sans réduction de ses conduits culturels. La co-errance appelle : communauté + coalition + coaptation<sup>1</sup>. Co-errer = Faire toupie ensemble => Dire la parole errante sans tomber dans l'erreur => Exprimer une polyphonie de foule => Donner la parole mélangée et la rendre hors de soi. Co-errance = Politique d'assemblages réciproques des agencements mobiles. Chacun ajouterait de son propre bois au feu global => Entretenir le feu, le feu des âmes errantes qui ne cessent de franchir les frontières entre les mondes. Dé-monumentaliser sa signature, se décomposer dans le texte à venir : co-errer serait co-signer dans l'anonymat.

---

<sup>1</sup> Terme de chirurgie : action d'adapter l'une à l'autre les deux extrémités d'un os fracturé, ou de remettre à sa place un os luxé.

Les chiens parlent dans une meute. Par rapport au malheur des chiens, je suis toujours trop près de moi, rivé à moi, trop proche et donc trop complaisant vis-à-vis de mon propre malheur pour qu'il devienne vraiment le mien. Sur le mode du langage je ne suis pas encore vraiment malheureux, je le serai seulement quand je dirai *on est malheureux*, dans cette conscience du monde où appartient du malheur, et c'est alors peut-être que je pourrais me sentir en cause et que ce malheur deviendrait-il le mien, ma douleur s'éprouvant alors sur ce monde d'où elle est absente quand on ne l'a encore pas dite. On est malheureux et les chiens parlent mon malheur. Dans un air désert.

Et si conduire une co-errance sur le plan d'une poétique ne consistait pas, justement, à creuser ces distances incommensurables qui séparent le « je » du « il » et du « il » au « on ». Qui l'entraînerait, entraînerait « on » vers, loin, dans des voies inconnues. Mettre en place des dispositifs<sup>2</sup> poétiques adéquats, à la troisième personne, mais plus que cela encore : parcourir intensément toutes les substances de la personne qu'on est, des chiens pluriels qu'on meute, en passant du « je » au « il », puis du « il » au « on ». Car on s'exprime par cet écart sans limite et par l'impossibilité où on est de s'y reconnaître. Plus que le « il », « on » atteint le point où « il » est dessaisi du pouvoir de dire « je ». Et plus encore que « il », « on » c'est le point où « il » me défait, se défait, et renonce au pouvoir de dire « il ». « Il » s'augmente vers « on », en autant de termes et de points de vue proliférants. Les visibilités qui en découlent ne sont pas le fruit d'une addition de points de vue mais de leur imbrication ensemble, qui s'augmentent et s'intensifient. « On » n'a plus besoin de parler pour soi et les chiens crient toutes les voix de la terre. C'est que ce « on », c'est précisément la ligne de co-errance, une tracée, petite et hétérogène, coupée et recoupée, en rupture constante, une ligne-zigzag qui re-distribue les corps, lesquels s'incrument et se saturent les uns avec les autres par associations libres. On peut réorganiser tout le langage d'après une telle tension pour défaire les formes convenues. Une certaine pression bien déterminée nous ferait passer des pronoms personnels « je » et « tu » à la troisième personne « il », et de « il » à « on », le « on » dépassant le « il », les « tu » et les « je », non pas selon un mode hiérarchique mais selon des rapports de vitesse appropriés, une toupie qui va sa ligne proliférante vers une forme insolite où tous les regards sont mêlés-émêlés, vers cet espace qui n'est plus d'aucune personne, vers un « on » irréductible qui entraîne tout le langage à la limite de ce qui ne désigne plus aucune personne, par déconcentration interne, décentrage, consentement vers un dehors. Les chiens errent à l'extérieur des pièges des centres villes. Les chiens rougeoient du soleil couchant.

Il faut arriver à parler et à écrire une telle co-errance par un usage impersonnel de la langue, faire que le « on » qu'on manie dise l'événement que l'on porte. « On » désigne l'événement qui est dans nous. « On » opère une espèce de détachement et traite le langage en tension superficielle. Il en résulte une augmentation de l'énergie à sa surface qui en accroît localement la cohésion. C'est un tel effet qui permet par exemple aux insectes de marcher sur l'eau, à un objet léger de se maintenir à la surface d'un liquide, à la rosée de ne pas s'étaler sur les pétales de fleurs. La co-errance agit par effet de capillarité, les chiens errent d'après leurs interactions.

On se prend pour des personnes mais « on » ne se prend pas pour des personnes. On se prend pour des personnes mais on devrait se prendre pour des chiens, mais on n'est pas des personnes. On est à notre manière des petits événements. Tous les chiens pluriels qui passent et aboient dans nos petits événements. On n'est pas une personne, on est absolument l'équivalent d'une vague. C'est un vent qui souffle, sur lequel on s'installe et qui remplit tout le centre-ville, le casse en mille morceaux, et qui rafle les cris des chiens pluriels. Il suffit que je crie pour ne plus être un « je ». Mon cri est un cri, je ne suis plus, je n'est plus un « je », je suis un événement, je suis un événement-cri, on est un cri pluriel avec tous ceux et toutes celles qui se crient dans et avec moi, au même moment, en même temps, un concert de cris y compris en chemin inverse.

On : la troisième personne qui n'est déjà plus une personne, qui n'est plus personne. Celle que la « société » a mise en quelque sorte « à la portée » de ses membres.

On : la troisième personne qui échappe linguistiquement au champ/contrechamp du « je » au « tu » et inversement, la troisième personne qui figure la non-personne, de telle façon que le sujet puisse

---

<sup>2</sup> « Un dispositif », définit Christophe Hanna, « est un agencement de pièces rapportées, de natures différentes, composées dans le but de produire un effet, de fonctionner. On l'ouvre et on le ferme ».

s'exprimer en tant que personne sans s'exprimer comme une personne, qui ne la définit plus mais la dépasse outre, l'intensité n'étant plus le privilège de la personne.

On : figure grammaticale de la co-errance, en l'absence de toute « *personnologie linguistique* »<sup>3</sup>. On est hors de soi.

Co-errer => errer du « il » de la troisième personne au « il » impersonnel au « on » a-personnel. => Chercher des points de non-crispation où amarrer son errance dépareillée.

On est toujours plus un, un plus un qui est un plus un, etc.

On est d'autant plus qu'on est toujours plus un.

Tout l'univers d'existence d'une communauté n'est rien d'autre que l'expérience conjointe de leur consensus par les personnes impliquées. La communauté est, sur le fond, un partage d'humanité, c'est-à-dire de sens, dans un consensus, et cela se manifeste comme l'univers de cette communauté y compris avec la présence individuelle des personnes. On est des chiens qui errent, on n'est pas des personnes, on n'est pas des identités, on n'est pas des communautés, on est des manières, on est des involutions du monde, à notre manière des petits événements, et si on est personnalisé c'est à la manière enflammée d'un vent-événement qui souffle à la surface de la terre.

Questions : C'est quoi un événement ? C'est la mort ? Quel est le rapport entre l'événement et la personne ? Une blessure, c'est un événement ? Oui, c'est l'expression d'une chose qui m'arrive ou qui m'est arrivée ou qui s'arrive. Ou plutôt ce qui porte ce qui émerge et arrive, qui l'aborde, lui donne accès, l'apponte et le drague. C'est quoi l'individuation d'une saison, d'une heure de la journée ? Qu'est-ce que ce mode d'individuation qui ne passe pas par les personnes ? L'individuation d'un vent, c'est quoi ?

On => libérer toutes les tribus comprises dans des événements-foules, des événements de personnes innombrables.

On nous sort de la fiction pour libérer les événements du vent dans les accidents du présent, dans les secrets insondables et privés des personnes incalculables.

On est invisible et on parle par co-articulation de tout le monde à tout le monde. On écarte de « l'indignité de parler pour les autres ». « On » permet d'ouvrir comme condition de vie : « Ma souffrance n'est pas la seule souffrance. Il me faut, sur la base de ma souffrance, établir des liens avec d'autres souffrances, bâtir des cadres d'action collectifs et ne pas se retrouver prisonnier de son cadre identitaire » (Judith Butler).

On => nommer les « puissances impersonnelles ». Je n'essaie pas de parler pour les prisonniers de Guantanamo, pour les habitants de la bande de Gaza, pour les rebelles opposés au régime de Kadhafi, pour les migrants qui tentent de rejoindre Lampedusa, mais de tracer une transversale, une diagonale qui irait d'eux à moi. Jusqu'à élever leurs propos, leurs témoignages, à une figure de voix, donc en une polyphonie de foule, comme un chant des champs individués — autant d'actions sur des actions, autant de modes d'exister et de possibilités de vivre, pas des personnes ou des identités.

On => une « co-errance » au long cours. Longitude et latitude d'un panorama en cours d'application. Penser avec on, donc voir et entendre on, donc l'éprouver.

La co-errance c'est moins de considérer la dignité humaine en chaque personne que de comprendre l'être humain comme un être social qui, quand l'homme ne peut plus, ne veut plus cohabiter avec ceux qu'il n'a pas choisis pour être libre, pour pouvoir exercer sa liberté de penser et exercer une activité politique qui soit effective, doit avoir une place dans le monde et s'inscrire dans une communauté. Vivre en communauté par co-errance, c'est aussi exercer un certain usage de la délicatesse, apprendre ce qui fait mal à l'autre.

Co-errance : production sans but recherché de quantités intensives, sérendipités avec, prolifération et collection de séries polyvalentes, qui suivent chacune leur route, qui vivent leur géographie, qui ne cesse de segmentariser et de filer sur toute portion de surface-terre.

On => une loi invisible et imprononcée de coexistence. Tout n'est jamais dit. Il ne s'agit pas de faire parler le mutisme qui entoure les sans-paroles, ni de retrouver tout ce qui, en eux et à côté d'eux, s'est tu ou a été réduit au silence. Il ne s'agit pas non plus d'étudier les obstacles qui ont empêché telle découverte, retenu telle formulation, refoulé telle forme d'énonciation, telle signification inconsciente, ou telle rationalité en devenir, mais de définir un système co-errant de présences.

---

<sup>3</sup> Gilles Deleuze, *Pourparlers*, p. 133.

« On » dit cela. « On » répartit les lacunes, les creux, les vides, les absences, les limites, les découpes.

On dit que je ne suis pas le foyer constant d'où je dis.

On est pronom indéfini qui tient de son origine substantivale la spécificité de son fonctionnement. « On » est issu du nominatif latin *homo*, tandis que « homme » est issu du cas régime *hominem*. Par abstraction, le substantif s'est vidé de son contenu de grande extensité, celui d'« être humain », auquel s'est substituée une « pure forme de pensée », celle d'« agent indéterminé ». « On » fonctionne donc exclusivement comme nominal, référant directement à la masse d'êtres qu'il désigne. Néanmoins, les êtres ainsi désignés demeurent toujours liés par l'indétermination, vraie ou fausse. C'est cette indétermination même qui rend apte « on » à se substituer à tous les pronoms personnels.

« On » est employé exclusivement comme nominal et n'est jamais pronom représentant, contrairement à « il ».

« On » supprime les oppositions de personne, donc de genre et de nombre. Cela signifie que « on » fonctionne comme substitut d'une personne multiple. « On » est beaucoup de personnes à l'intérieur. « On » fait la communauté d'à-venir.

On => engendrer un caractère distributif.

On propulse des rayons neutres, la profondeur sans vue et qui voit.

On voit, on parle, on meurt, oui, et il y a des sujets : ce sont des grains dérivés et mouvants dans la brume du visible et autant d'entités volatiles au cœur d'un murmure sans nom — on est une polyphonie de foules assemblées.

On est l'homme ordinaire pris dans les étaux de la catastrophe, brusquement tiré à la lumière épaisse par des actes de guerre auxquels il est soumis, l'homme confronté au fascisme sous toutes ses formes qui le somme de voir et de parler.

« On » est une particule de peuple quelconque élevée, qu'on le traite non point comme un résultat ou trace d'autre chose, mais comme un domaine pratique qui est autonome et pour pouvoir persévérer, identique à elle-même, à travers plusieurs phrases, pour se modifier avec chacune, les autres on de la tribu.

« N'importe qui parle » mais ce qu'il dit, ce qu'on dit, on ne le dit pas de n'importe où ni n'importe comment ni à n'importe qui, c'est une inflexion qui se développe à mesure de ses cheminements pour créer des inclusions à plusieurs. On est pris nécessairement dans le jeu d'un autre théâtre, règne, plateau, étage. On est plus grand que lui, on est plus grand que « on ».

Une co-errance est toujours en cohérence. Mettre en évidence la cohérence au travers des crises, des soubresauts, des déplacements incessants qu'elle traverse. Une veille hospitalière sur le vivant (humain ou chien), sujet de citoyennetés planétaires. Faire le mouvement, passer à l'acte, établir le rapport humain. Renouer avec le chaos pour y tirer des plans de vie. Ne pas décider vouloir faire le mouvement, mais le faire. On continue, on erre ensemble, chiens pluriels.